

La Tête en Noir

Trophée du
Meilleur ouvrage
critique

PRIX
MAURICE RENAULT 2018



Septembre
Octobre
2020

N°206
GRATUIT
SN1142-9216

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE Petit traité de Droits civiques

Les drames qui ont touché la communauté afro-américaine avec tout d'abord la mort de George Floyd, puis l'agression de Jacob Blake, nous rappellent que la lutte pour les Droits civiques est d'autant plus d'actualité aux Etats-Unis que l'élection américaine qui se rapproche est incertaine. Dans l'épisode 2 de la saison 9 de *New York Police Judiciaire*, « Délit de faciès », qui date de 1998, les scénaristes s'attardaient sur des pratiques criminelles policières avec une impunité administrative à la clé. Des policiers au-dessus des lois et qui filaient un « suspect » (entendez un homme noir au volant dans un quartier qui n'est pas le sien) la nuit finissaient par lui donner une leçon (qu'il n'apprendrait pas puisqu'il mourrait de façon atroce). Dans cet épisode, justice était finalement rendue à la victime (avec quelques transgressions à l'éthique). Au XXI^e siècle, il faut revoir et revoir cet épisode (et aussi lire *Law and Order : la justice en prime time*, de Barbara Villez, qui explique comment la série a néanmoins fait évoluer la société américaine). Les rééditions récentes avec de nouvelles traductions de *Autant en emporte le vent*, de Margaret Mitchell (Gallmeister), et des *Dix petits nègres*, d'Agatha Christie (Le Masque) ont fait couler beaucoup d'encre pour des raisons différentes mais qui relèvent d'un même mouvement contestataire. Le critique que je suis est attaché aux textes qui devraient être gravés dans le marbre et servir de témoignages. Une nouvelle traduction a ceci d'intéressant qu'elle doit mieux coller au texte qu'auparavant. Le roman de Margaret Mitchell est un roman magistral sur une époque, qui n'a pas grand-chose à voir avec le film de Victor Fleming, et qui peut aider à comprendre l'Amérique d'aujourd'hui si tant est qu'on lise d'autres ouvrages pour le mettre en perspective, et que l'on décèle ainsi ses nombreux travers idéologiques. L'ouvrage d'Agatha Christie (la sphère internautique s'est surtout focalisée sur le titre) interpelle quant à l'utilisation jusqu'à il y a peu du terme « nègre » par des Occidentaux colonialistes, racistes. On doit aujourd'hui évidemment s'effusquer de ce terme. Ce n'est pas à mon sens une raison pour le faire disparaître. Quand en 1942, Albert Camus écrit *L'Étranger*, il parle de « l'Arabe » sans évoquer son

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LES AFFREUSES DE FEUZ

NICOLAS FEUZ vit à Neuchâtel. Ce serait le « *Maxime Chattam suisse* » ! Avocat, juge d'instruction puis procureur, il a publié une dizaine de polars dont « *L'ombre du Renard* » qui vient d'être repris en *Livre de Poche Thriller*. 270 pages et 82 chapitres avec plein de blanc, une écriture basique et des phrases courtes. Beaucoup moins bavard du clavier, donc, que le Maxime Chattam pas suisse. Voyons voir...

Pitch : le trésor de Rommel (fruit des pillages chez le Négus et les riches familles juives libyennes et tunisiennes par l'Africakorps du « Renard du Désert ») aurait été évacué de Corse par barge en 1943 avant de se faire bombarder et couler pour un avion US. Après-guerre, en 1948, l'unique SS survivant du commando convoyeur monte des opérations de récupération en échange de sa liberté. Échec. De nos jours, un lingot estampillé d'une croix gammée est retrouvé chez un antiquaire suisse. Cette trouvaille relance la chasse.

Pour ses trois histoires situées en 1943, 1948 et 2019, Feuz fait simple : chaque chapitre est une scène bien marquée dans son temps et le lecteur suit les trois chronologies simultanément. On commence par un dealer poursuivi par sa nana (qui est en fait une flic infiltrée) et qui se fait brûler vif sous ses yeux. On poursuit par un condamné mystérieusement libéré (on apprendra qu'il y a un pourri dans le bureau de la juge qui a envoyé un « vrai faux » ordre de libération) et qui finit, lui, émasculé par une machine infernale installée dans la cave secrète d'un ancien couvent de Bastia. On embraye sur l'historique de ce local secret qui servit de cachette en 1943 pour les six caisses blindées du trésor. On suit les caisses évacuées toujours en secret par les vilains SS, aidés par une vicieuse religieuse et

une non moins cruelle supérieure. On fait connaissance des héros du livre : Jemsen, terne juge helvétique, sa greffière Flavie Keller et l'inspectrice Tanja Stojkaj, Terminator féminin, spécialiste de l'infiltration dans le monde des caïds mais aussi, c'est annexe, dans l'intimité de la greffière. Tout ce petit monde enquête sur le lingot nazi et remonte la piste jusqu'à la mafia corse dirigée par le débonnaire Michel Mariani. C'est en effet son frère qui avait le lingot en Suisse. Et c'est aussi son autre frère qui s'est fait émasculer par la machine installée par un assassin patient et très bricoleur dans la cave secrète du couvent. Michel vit dans une vaste maison avec piscine et vue magnifique sur le Cap Corse. Il passe son temps à se balader en peignoir blanc comme Strauss-Kahn avec, pour le servir, une hiératique gouvernante et une équipe de femmes de ménage non moins hiératiques. On apprendra qu'elles sont toutes des tueuses redoutables, tireuses d'élite, étrangleuses, bombeuses, bricoleuses de génie, conductrices expertes etc... Qui s'occupe alors du *vrai* ménage dans la baraque de Michel ? Mystère. Le terne juge, guidé par sa greffière nunuche qui lui fait tout le boulot parce qu'il est encore en état de choc post traumatique suite à un attentat dans un précédent roman, demande une enquête dérogatoire internationale pour venir en Corse sur la trace du Mariani survivant. Coup de chance : un flic ermite corse, planqué dans son bateau pourri avec une barbe de cinq jours, surveille le boss en continu grâce à un système de caméras et de micros placé dans la propriété (on se demande comment cela fut réalisé avec les tueuses boniches aux abois qui travaillent en trois-huit). Le Mariani reçoit souvent son bras droit qui lui rend compte de ses affaires en langage codé car ils savent qu'ils sont espionnés ! C'est pour ça que le flic, dans son bateau, clochardise : il ne comprend rien à ses écoutes. Là-dessus l'inspectrice Tanja Stojkaj (la spécialiste du pétard et de l'infiltration dans les greffières et le monde interlope) se fait embaucher comme boniche dégommeuse par la gouvernante SM de Mariani...

L'écriture de Feuz est basique voire, quelques fois, franchement scolaire. A propos d'un vieux bâtiment d'usine : « l'endroit était sinistre comme un manoir abandonné, mais carré comme une usine désaffectée. » (??) L'auteur ose même des blagues (suisse?) qui tombent à plat puisque impossibles à comprendre pour l'interlocuteur





dans le livre : « Une légende qui a fait couler beaucoup d'ancre, osa la juge Faure en pouffant. Et d'encre aussi, si je me réfère à votre commission rogatoire internationale. » Sommes-nous dans les tribulations d'un roman feuilleton pour Luc Besson ? Impossible de résumer cette intrigue complotiste nazie qui part dans tous les sens et qui n'a d'intérêt que par les gentilles violences qui la parsèment. Oui, c'est affreux de se prendre une balle, de se faire arracher le sexe, de se brûler vif ou de s'égorger soi-même avec un morceau de verre pour ne pas être torturé par une vilaine tueuse de 100kg et d'un mètre quatre-vingt, mais on ne va pas pleurer. Pourtant **Pat0212** sur *Babelio* s'enthousiasme : « Comme toujours chez Nicolas Feuz, le final est éblouissant et le dénouement surprenant. Je suis une inconditionnelle des premiers romans de l'auteur et je trouvais que les deux derniers en date présentaient quelques faiblesses. Elles ont complètement disparu dans « **L'ombre du renard** », l'écriture de l'auteur s'est affinée et mûrie, la construction est aussi impeccable. » Mon Dieu. Est-ce possible ? Comment était-ce avant ?

Michel Amelin

Petite biblio :

JEAN-FRANCOIS SERS « Le trésor de Rommel » Grasset 1991 (cité dans le roman)

JEAN-PAUL PICAPER : « Sur la trace des trésors nazis. L'or, la mort et la mémoire », Tallandier 1998

J-P GIROLAMI « Le trésor de Rommel, un secret d'état » article fouillé reprenant les données du livre de Feuz dans *Corse Matin* du 16 octobre 2016

<https://www.corsematin.com/articles/le-tresor-de-rommel-un-secret-detat-67014>

Suite de la page 1

nom, ni sa vie (niant ses émotions). L'Algérien Kamel Daoud a choisi avec intelligence de donner corps et âme à cet homme en 2014 avec un brillant roman, *Meursault, contre-enquête*. C'est ça la littérature : ne pas nier ce qui a existé, et élever le débat vers le haut en portant le projecteur sur les failles de ce qui existe déjà. Alors, comment faire en sorte que les Afro-Américains puissent enfin se sentir en paix chez eux ? Peut-être en lisant les romans de Colson Whitehead. Il y a trois ans, l'auteur par ailleurs Prix Pulitzer, nous avait enchantés avec *Underground Railroad*, un roman fantasmé à l'époque de la guerre de Sécession. Il revient avec *Nickel Boys* (Albin Michel), un roman plus puissant encore, qui nous fait nous immerger dans une maison de redressement ségrégationniste. L'histoire débute en 1962 et court jusqu'à nos jours. Elle suit les pas du jeune Noir Elwood Curtis qui va se retrouver en enfer alors qu'il allait passer sa première journée à l'université. Il suffit de savoir que le bâtiment des tortures est nommé la Maison Blanche pour comprendre à quel point le crime était institutionnalisé. Colson Whitehead (qui ferait passer les romans de Charles Dickens pour des comédies légères) a basé son récit sur une histoire vraie. Le roman est un petit bijou à la fois dans son style, sa construction et sa conclusion. Et ce roman fait écho à une autre parution, celle du *Blues pour l'homme blanc*, de James Baldwin (Zone/La Découverte). L'auteur américain (1924-1987) est lui aussi toujours autant d'actualité. Le texte inédit est celui d'une pièce de théâtre dont les faits là aussi sont réels, et se penche sur l'assassinat d'Emmett Till, un adolescent du Mississippi, en 1955. L'intérêt premier du texte plein de souffle de James Baldwin est sa capacité à renvoyer les deux communautés à leurs propres responsabilités et culpabilités. Certains passages sont sidérants et captivants, et l'on découvre nombre de personnages contrastés et néanmoins attachants. Il faudrait mettre en scène cette pièce de théâtre et oser l'inversion des rôles pour s'extraire d'un monde en mode binaire. Et pour aller plus loin, visionner le documentaire *Nat Turner, le poids de l'héritage*, de Charles Burnett (Doriane Films), pour découvrir l'épopée de ce Spartacus Noir à l'héritage complexe pour ceux qui militent pour les Droits civiques. On y retrouve également les ombres de James Baldwin et de Ta-Nehisi Coates (l'auteur du *Grand combat*, chez Autrement). Tout ça ne changera peut-être pas grand-chose à la situation américaine, mais vous en sortirez meurtris donc grands

Julien Védrenne

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

De bien grands romans...

Deux pays, deux univers différents, un auteur qui débute, un qui ne cesse de nous étonner, petit retour sur deux grands romans...

On ne dira jamais assez tout le bien qu'on pense de **John Le Carré**. L'homme est immense et à 88 ans (âge où il écrit *Retour de service*), il n'a pas perdu une once de son talent – ce qui, une fois de plus, force le respect. En préambule, si ce n'est pas encore fait, nous vous conseillons de lire *Les Cahiers De L'Herne* qui lui sont consacrés, ça vous permettra de mesurer la diversité de sa plume. Ce tome 122 est dirigé par Isabelle Perrin, la traductrice française de ses romans depuis *La Maison Russie*. Vous y retrouverez des analyses de son œuvre, mais aussi des interviews et, surtout, des textes de l'auteur qui vous permettront de mieux le connaître et d'en profiter encore plus. Quand vous vous dites qu'une telle somme d'érudition ne vaut que 33€, ce serait vraiment dommage de passer à côté. Revenons à *Retour de Service*. On vous passe l'intrigue, vous allez acheter le livre. Pourquoi ? Déjà, John Le Carré est sans conteste le roi de l'espionnage. Il nous tricote encore une fois une intrigue tellement réaliste que nous en restons pantois. Et il en profite pour nous expliquer les dessous de cartes sur le Brexit qui nous font peur avec son opération « Jericho » si tristement plausible. Voilà 3 bonnes raisons de lire *Retour de Service*, mais a-t-on besoin de 3 bonnes raisons pour lire John Le Carré ?

Les auteurs le disent, le problème, c'est le second roman. Et bien **Stephen Markley** doit sacrément se faire du souci tant son premier, *Ohio*, est somptueux. *Ohio*, ce sont 540 pages denses composées d'un prélude et de quatre parties. Le prélude est excellent, original dans sa narration (lisez, vous verrez), il pose les grands jalons du roman. Ensuite, chaque partie est consacrée à un personnage : Bill, Stacey, Dan et Tina. Ils viennent de New Canaan, un bled de l'Ohio, où ils ont grandi et leurs chemins vont s'y recroiser, par hasard, une dizaine d'années après leur sortie du lycée. Présenté ainsi on pourrait croire à un barbecue plein de bon souvenirs... il n'en est rien. Stephen Markley brosse le portrait de gens cassés, cassés par leur jeunesse (« le pouvoir du lycée américain sur l'imaginaire collectif » comme le dit quelqu'un dans le roman), leur éducation, la guerre d'Irak, le déclassement économique... D'une construction très habile (le temps présent se mélange au passé, les per-

sonnages apparaissent et disparaissent formant une énorme toile d'araignée de relations passées et présentes), le roman est un formidable portrait des bleds américains de ces 20 dernières années. La dernière partie, particulièrement noire, vous achèvera et un sentiment de vide vous habitera lorsque vous refermerez le livre.

Christophe Dupuis

John Le Carré, *Retour de service* (trad. I. Perrin) Seuil 2020

Stephen Markley, *Ohio* (C. Recoursé), Albin Michel 2020
Les Cahiers De L'Herne 122, John Le Carré. Editions de L'Herne 2018

Mission à Bruxelles : Un recueil de nouvelles de Francis Carpentier



Bien connu des angevins, l'ami Francis Carpentier est d'abord un poète (un petit aperçu de son immense talent est disponible sur le site **le capital des mots** (adresse mail en fin d'article)). Mais il s'illustre régulièrement dans l'écriture de nouvelles, un genre qui met particulièrement

en valeur ses qualités de conteur hors pair qu'il cultive dans la vie de tous les jours. Son style élégant et son imagination débordante lui autorisent toutes les audaces comme d'envoyer un espion français en Belgique pour une mission complètement loufoque, de transporter un contemporain dans la Rome Antique ou de fustiger notre vie quotidienne de moutons pressés...

Un excellent ouvrage de la collection **Brouillards** (Ed. **Malpertuis**) dirigée par Thomas Bauduret. (75 p. – 5.90 €)

<http://www.le-capital-des-mots.fr/2016/02/le-capital-des-mots-francis-carpentier.html>

Jean-Paul Guéry

ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

La Peau de l'ours 2, de Oriol et Zidrou (Dargaud)

Septembre ! C'est la rentrée littéraire ! Alors quoi de mieux qu'une nouveauté BD de ... janvier pour cette rubrique toujours à la pointe de l'actualité ? Bon, allez, il n'est en fait jamais trop tard pour revenir sur les excellents albums de l'année. Et cette deuxième Peau de l'Ours en est un, sûr !

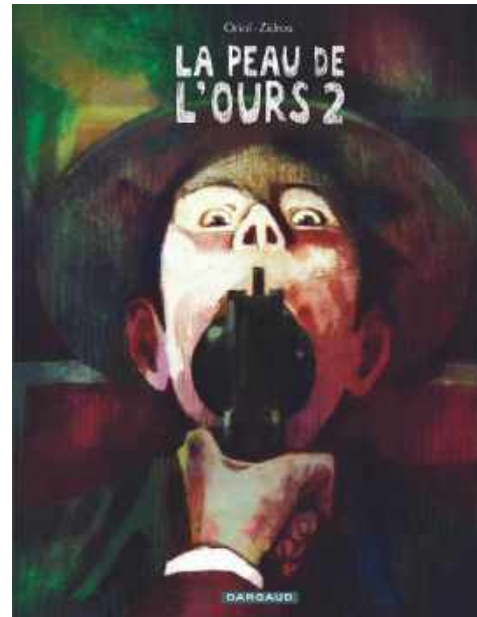
Levons tout de suite un éventuel malentendu : *La Peau de l'Ours 2* n'est pas la suite du tome précédent. Même si la couverture en est une réplique inversée. Mais ce sont bien les mêmes auteurs, Zidrou au scénario et Oriol au dessin, qui nous plongent dans cette même Italie ensoleillée et sombre à la fois, pour une histoire tout aussi tragique et glauque... Nous sommes dans les années 30 et cela commence par une scène de pique-nique familial dans un endroit paradisiaque, sortie champêtre qui tourne à l'enfer : deux hommes de main du maître de la région, Orso, viennent exploser la tête du père, violer la mère, sous les yeux du fils, Andrea, un ado de quinze ans. Pour parfaire l'instant fatal, la mère se jette du haut de la falaise, pendant que le fils est enfermé dans le coffre de la voiture familiale par les deux sbires, en attendant l'arrivée du patron, ravi de découvrir la scène :

- « *Je vous envoie rappeler à l'un de mes bookmakers qu'il n'est jamais bon de parier sur un bourrin appelé « je me sucre au passage »... et je me retrouve avec deux cadavres sur les bras ?*

- *C'est que... Orso, pour être tout à fait franc avec toi, la situation nous a quelque peu échappé des mains.*

- « *Quelque peu* » *Encore heureux qu'elle ne vous ait pas complètement échappé des mains ! Sinon tout Lecce y passait* »...

Et Orso de châtier à son tour les deux idiots et de recueillir l'ado orphelin par sa faute. Andrea va donc grandir dans la famille du bourreau de ses parents où il va être traité comme un fils, aux côtés des deux autres enfants de la maison, Natalia et Aurelio. Et Andrea de tomber amoureux du bel Aurelio... au grand dam de la non moins belle Natalia. Et nous voilà au cœur d'un jeu de dupes où le timide Andrea va grandir, sous les regards attendris de son amant désinvolte et jaloux de sa sœur adoptive. Quant à Orso, il lui apprend à devenir un homme de son clan : violent et sans états d'âme. Comment tout cela va-t-il finir ? Et qui sera celui de la phrase de la quatrième de couverture : « *Dans toute histoire d'amour, il faut un perdant, non* » ?



Tout aussi réussie narrativement que le précédent volume, cette *Peau de l'ours* là est également tout aussi soyeuse graphiquement : on retrouve le trait d'Oriol, anguleux et chaleureux à la fois, terrifiant et rassurant en même temps. Ses personnages sont éminemment expressifs, même quand, à l'instar d'André leurs visages n'ont parfois... pas d'yeux. Andrea semble d'ailleurs traverser sa propre vie en aveugle, volontaire ou non, c'est une autre question... Comme en pose d'ailleurs bien d'autres cet album à propos d'amour, de sexualité à une époque où rien n'était acquis, de trahison, de rédemption... Une bande dessinée riche, puissante. Et noire.

Fred Prilleux

La Peau de l'ours 2. Scénario Zidrou et dessin Oriol-Dargaud. 64 pages couleurs – 14,99 € - Paru le 10 janvier 2020



LE BOUQUINISTE A LU

Orages chez Salazar

Nous étions restés sur notre faim suite à l'édition de « **Thunder** » de **David S Khara** chez **Rageot Thriller**, puisque des problèmes d'ordre éditorial avait empêché la parution des suites de ce roman destiné un public « jeune adulte ». David, interrogé sur le sujet lors d'un salon imaJn'ère avait laissé entendre que l'espoir de la parution de cette série n'était pas tout à fait perdu. Effectivement **Actu SF** par l'intermédiaire de sa collection Naos se lance dans l'édition de son intégralité en commençant par « **Thunder** », réédité sous une nouvelle couverture de Zariel. Les fans de la trilogie Bleiberg, dont je suis, ne devraient pas être tout à fait perdus, car il sera question dans le roman du potentiel génétique d'Eythan Morgenstein (qui n'est pas cité) transféré à ...

Le héros de notre histoire a seize ans, une adolescence d'enfant d'une famille richissime, studieuse loin de son père qu'il ne voit jamais, et comme sa mère est décédée... Doué à l'aïkido et aux échecs, c'est une vie plan-plan ponctuée de voyages et de plaisirs que l'argent peut offrir. Son père est assassiné dans des circonstances ténébreuses et voilà Ilya appelé à s'installer à Londres chez sa grand-mère qu'il ne connaît pas. Un chauffeur/maître d'hôtel dévoué, un beau manoir et un nouveau lycée réservé à une sorte d'élite. Ilya est obligé de se battre contre trois lascars dès son entrée dans le bâtiment. Son entraînement aux arts martiaux va le sortir de cette situation difficile et il se fera par la même occasion une amie charmante qui connaît l'établissement dont la direction vient de changer pour une équipe à la volonté d'apporter de la rigueur dans ce monde d'adolescents dissipés. Notre jeune héros va rencontrer des condisciples un peu hors-norme. Le petit groupe va se faire coller sous un prétexte fallacieux et on va tenter de les tuer. Par qui ? Pourquoi ? La grand-mère et son chauffeur sont-ils bien ce qu'ils se prétendent être ? Vous connaissez David Khara, malgré ce premier tome qui sert à la mise en place du groupe, la narration est dynamique ponctuée d'actions et on ne s'ennuie à aucun moment, même si je suis un jeune adulte hors normes habituelles.

J'ai eu très peur lors de la lecture du prologue du roman de **Charlotte Bousquet** « **Des œillets pour Antigone** » (**Scrinéo**) qui décrit de manière intéressante en vue subjective les affres d'un cheval de picador molesté par un taureau lors d'une corrida. Non pas que je sois pro-

corrida, bien au contraire mais j'ai l'impression d'avoir beaucoup lu sur cette boucherie et ne voulait pas me replonger dans l'écœurement que me procure ses récits. En fait pas du tout. Il s'agit d'un thriller teinté en douceur de fantastique. Un très beau texte, le plus beau de ceux que j'ai lu de Charlotte, personnage haut en couleur, croisé aussi, trop brièvement, à imaJn'ère.

Le texte se déroule principalement sur deux époques. L'une en 1971 à la révolution des œillets dans une grande famille bourgeoise portugaise où une jeune femme, Alma, va mourir d'un accident de cheval. L'autre en 1991 où Luzia, l'héroïne de l'époque se décide à trier les affaires de sa sœur décédée cinq ans plus tôt dans des circonstances dramatiques. Elle trouve un médaillon et son journal intime qu'elle va lire peu à peu et dont les révélations accompagnées de phénomènes étranges vont la pousser à retourner à Evora, où résident encore des membres de sa famille dans la superbe quinta familiale afin de mener son enquête. C'est un roman tout à fait émouvant, voire douloureux où la dictature de Salazar traîne de manière pesante en toile de fond dans une enquête au final dévastateur et surprenant. Le SIDA, l'homosexualité de l'héroïne, et les conséquences sociales et familiales des deux hantent ces pages tout comme le personnage lumineux d'Alma obscurci par cette mort absurde. Les chevaux sont l'un des personnages principaux de ce texte superbe à contre-courant des romans actuels. L'écriture de Charlotte Bousquet est toujours aussi claire et coule tourmentée par les écueils d'une douleur sourde qui hante encore mes pensées une semaine après la lecture. Une belle réussite donc.

Jean-Hugues Villacampa



contact

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien ; des romans hors collections policières....

Dans la gueule de l'ours, de James A. McLaughlin. Trad. de l'américain par Brice Matthieussent. **Rue de l'échiquier fiction**, 2020.

Rice Moore est le garde forestier de la réserve de Turk Mountains, dans les Appalaches, pour le compte de la Fondation Travers, une société privée de protection de l'environnement. Il doit entre autres alimenter une base de données avec les notes et les rapports de ses prédécesseurs et agrandir son chalet pour y recevoir un doctorant ayant un projet d'étude sur la réserve qui possède encore une forêt primaire avec une faune et une flore uniques. Une biodiversité qu'il faut protéger et surveiller de près et avec prudence car depuis toujours des braconniers locaux aux méthodes brutales ont l'habitude de chasser l'ours dans la réserve. Sara Birkeland, l'ancienne gardienne, l'a appris à ses dépens pour s'y être opposée frontalement. Kidnappée, battue et violée elle a dû être remplacée par Rice. Les enjeux sont énormes car suite à la quasi-extinction de toutes les espèces asiatiques d'ours, les mafias chinoises se sont intéressées à l'ours noir américain et un marché noir très lucratif de leurs pattes et leurs vésicules biliaires s'est mis en place entre les braconniers et des gangs hyper violents. En échange de ces organes, la drogue inonde la région. Mais Rice bien qu'ancien étudiant en biologie est un dur à cuire. Il a quelque peu servit, dans une autre vie, de mule pour un cartel mexicain et a fait de la prison pour cela. Sous statut de témoin assisté pour avoir données des informations à la police, il espère s'être fait oublier depuis six mois dans cette réserve perdue de Virginie. Quand Sara revient dans le chalet et que plusieurs carcasses d'ours mutilées sont découvertes, tout est en place pour que le passé trouble de Rice refasse surface. Mais Rice n'est ni garde-chasse, ni shérif et n'a donc pas le droit d'être, théoriquement, armé.

Un roman écologique de très haute tenue habité en permanence par une tension de moins en moins diffuse au fur et à mesure que l'intrigue se noue. La description de la nature y est majestueuse. L'émotion avec laquelle Rice, en recherche de rédemption, entre en résonance et en symbiose avec elle l'est tout autant. Il se fond dans le paysage jusqu'à devenir lui-même une sorte d'être sylvestre lors de ses surveillances



permanentes, nuit et jour, des braconniers. Invisible sous son poncho de camouflage qui lui va comme une seconde peau animale, il s'éloigne du monde des humains. Le roman ne se contente pas de poser la question de la place de l'homme dans la nature et de son rôle de prédateur, la trame policière est à la hauteur des enjeux et entre également en adéquation avec le récit.

Ce roman dans la lignée des collections **nature writing** de chez **Gallmeister**, associé aux enjeux écologiques contemporains des romans de Pascal Dessaint, est un grand moment de lecture à tout point de vue. A noter la traduction très précise et sensible de Brice Matthieussent qui donne une très belle tenue à ce « éco-thriller » captivant...

Prix Edgar Allan Poe du premier roman décerné chaque année par l'association Mystery Writers of America. Roman sélectionné pour le **Grand Prix des Lectrices Elle 2020**, catégorie polar, et pour le **Grand Prix de Littérature Policière 2020**.

Alain Regnault

MARTINE LIT DANS LE NOIR

J'irai tuer pour vous, de Henri Loevenbruck, Ed J'ai Lu. A force de vouloir défendre la veuve et l'orphelin, au terme de plusieurs actions répondant à ses idéaux révolutionnaires Marc Masson se retrouve en situation délicate dans une geôle sud-américaine. Seule solution, fuir encore. Il échouera à quelques encablures du territoire français, laissé quasi mort par des journées de fuite à travers la forêt. Quand il se réveille, on lui propose un étrange marché : devenir mercenaire pour le compte de l'état français. Et Marc Masson, pour les besoins de la cause, à l'issue de multiples épreuves réussies avec succès, se forge une légende et devient Matthieu Malvaux. Nouvelle identité, couverture, moyens financiers, l'agent secret ne devra toutefois ne compter que sur lui-même. Pour la république et la DGSE, il n'existe pas. Il exécute point barre. Mais ses motivations ne sont pas tant mercantiles. Ce qui anime ce "barbouze", c'est servir la France, défendre un certain idéal. Au risque de sa vie et des siens.



Henri Loevenbruck fait débiter son roman, "J'irai tuer pour vous", en 1985. En pleine crise entre l'état français et l'Iran, alors que des otages sont retenus au Liban. Certains d'entre nous se souviennent du début quotidien du journal télévisé de 20 h qui rappelait qu'"au nième jour de détention, les otages français (sept en tout) n'étaient toujours pas libérés". C'est autour de ces différents épisodes que se déroule la majeure partie du roman. L'épilogue se situe en 2015 après l'attaque meurtrière du Bataclan, sous la forme d'un extrait du carnet de Marc Masson qui constate : "la barbarie tombe à nouveau sur la France".

Ce Marc Masson, ainsi désigné pour les besoins du roman, n'est pas un personnage de fiction explique l'auteur, dans une interview au JDD en novembre 2019. Henri Loevenbruck a véritablement rencontré ce "barbouze patriote". Certes, il a changé les lieux, les noms, les métiers d'emprunt, mais, dit-il, tout le reste est vrai. L'histoire lui en a été confiée par le mercenaire lui-même avec qui il s'est lié d'amitié. Alors, réalité ou fiction ? Et quand bien même ce serait une légende ... (826 p. - 9,€.)

Nuits appalaches, de Chris Offutt, Ed Gallmeister (collection Totem). Ce beau roman de Chris Offutt, déjà auteur avec "le bon fils", démarre en 1954. Tucker, est de retour de Corée. Qu'on ne se méprenne pas sur sa frêle constitution. elle est inversement proportionnelle à sa détermination. Et Tucker a appris à se battre. Quand sur sa route de retour vers les Appalaches, il est témoin d'une tentative de viol, l'agresseur en fera l'amère expérience. Et la jeune victime, Rhonda, entrera dans sa vie pour toujours. Pour survivre, pour nourrir les siens, pour extirper sa femme d'un désespoir sans nom, Tucker continuera à se battre et acceptera d'en payer le prix fort.

Chris Offutt raconte cette histoire sans fioritures, sans mélo ou misérabilisme. Sans happy end. Cela donne des personnages attachants et nobles. des héros anonymes avec leurs travers et leurs paradoxes. Des vies d'hommes, tout simplement. Et ça fait du bien. (230 p. - 9,20 €)

L'affaire du cuisinier chinois, de Pascal Vatinel, Ed du Rouergue. L'histoire, un perpétuel recommencement. Parallèle à 20 siècles de distances pour les protagonistes de cette affaire aux saveurs culinaires délicates avec la ruse comme ingrédient indécélable pour déjouer les chausse-trapes et les perfidies en tous genres. Pour atteindre la "vérité vraie", Confucius tolère quelques entorses.

L'action initiale, prétexte à l'intrigue, se déroule sous le royaume du roi du Qi, sa majesté Xuan. Sa fille Yujin tombe éperdument amoureuse du nouveau cuisinier de la cour, Zhang Chenfu. Ce jeune et fringant prodige du canard laqué et de la crevette au riz caramélisé évince non seulement l'ancien et vénérable cuisinier en place mais également le cousin et marquis de Yan, prétendant au coeur de la princesse.

Martine lit dans le noir

(suite)

Victime d'un complot, le jeune cuisinier, désormais au brouet clair au fond d'une geôle chinoise déjà peu réputée pour sa mansuétude et sa gastronomie, sera condamné à être éviscéré avant démembrement, au grand dam de la princesse qui choisit l'anorexie. Ils ne devront leur salut qu'à la sagacité de deux compères dévoués à la vérité, un conseiller du roi et un moine taoïste.

Tout cela est déjà succulent.

Le parallèle contemporain l'est tout autant. En 2005, l'archéologue Li Zhenduo met à jour des rouleaux que traduit aussitôt son ami Wang Pei. Sur ces rouleaux, notamment, les fameuses recettes du Zhang Chenu mais aussi des révélations sur les intrigues de la cour. Voilà les deux compères, eux aussi, victimes d'un complot fomenté par un scientifique rival qui, mettant en application l'exhortation de Deng Wiaoping : "enrichissez-vous" veut faire de ce site archéologique un gigantesque projet immobilier avec parc d'attraction digne de Mickey au pays des baguettes. arriveront-ils eux aussi à déjouer les pièges et chinoiseries perfides ? A quel prix la vérité jaillira-t-elle du puits ?

Un des régals de cet été. (11 €, 570 p.)

Martine Leroy

EN BREF... EN BREF... E

Le Seigneur des Mouches, de Patrick Eris. Rivière Blanche. Noire 139. Disponible le 01/11/2020

Vous vous réveillez dans une chambre qui n'est pas la vôtre, en pleine campagne alors que vous habitez Paris. Vous êtes couvert de bleus et d'écorchures comme si vous aviez eu un accident. Mais vous êtes incapable de vous rappeler de ce qui s'est passé ces dernières 24 heures. Votre seul souvenir, c'est lorsque vous étiez un jeune cadre plein d'avenir sur le point d'entrer dans une des plus grosses entreprises mondiales. Que s'est-il passé ?



On ne présente plus Thomas Bauduret, alias Patrick Eris. Romancier, nouvelliste, co-fondateur – avec Christophe Thill – des exigeantes éditions Malpertuis, directeur d'ouvrage, traducteur, chroniqueur : en trente ans de carrière, l'homme a touché à tous les domaines de la littérature dite de « mauvais genre » avec un égal bonheur.

En 2012, vingt-deux de ses textes avaient été exhumés et rassemblés dans le recueil Docteur Jeep, publié dans cette même collection Noire. Huit ans plus tard, Le seigneur des mouches (et autres nouvelles) peut être considéré comme le complément, voire la suite directe de ce premier opus.

Outre les dix nouvelles et deux novellas présentées, ce nouvel ouvrage comprend près d'une quarantaine de micronouvelles. La plupart de ces récits relèvent naturellement du Fantastique, du Noir ou de l'Horreur, dont l'auteur peut être considéré comme un spécialiste. Mais d'autres empruntent parfois des chemins (d'ombres) plus inattendus. Car Patrick Eris ne s'interdit rien, et c'est très bien ainsi.

Habiles variations sur des thèmes connus pour mieux les renouveler, décloisonnement des genres, références cinématographiques et musicales, monde réel percuté par le Fantastique, voilà quelques-unes des nombreuses composantes du Seigneur des mouches (et autres nouvelles). Nul doute que le lecteur saura en trouver d'autres. Pour son plus grand plaisir.

Préface : Paul Maugendre - Illustration: Mike Hoffman. (240 p. - 20 €)

Artikel Unbekannt

EN BREF... EN BREF... E

Hakim, de Diniz Galhos. Ed. Asphalt. Dans le RER qui le ramène d'Orly où il a accompagné sa femme et ses deux enfants, Hakim découvre un bagage abandonné. Suspectant un engin explosif, il profite d'un arrêt pour prévenir le conducteur, mais ce dernier, effrayé par l'allure de « salafiste du ghetto » d'Hakim, veut le retenir. Considérant que la situation va lui apporter plus d'ennuis que de merci, il s'enfuit mais dans sa course effrénée, il perd ses papiers. Persuadé d'être poursuivi par tous les flics du coin, il entame une cavale solitaire. Il y a du Pouy chez ce Diniz Galhos qui nous livre un roman noir plein de bon sens et bourré d'anecdotes hilarantes sur les cités et l'art de la débrouille. Mais c'est avant tout un énorme coup de gueule contre la misère, l'intolérance, l'extrémisme et la connerie sous toutes ses formes.

A la manière de Camilleri, il développe un style très personnel à base de contractions orthographiques qui dynamise le rythme et nous rend le héros si proche, si familier. (210 p. – 18 €)

Citation : - *nan mais ça va, tu vas pas tmettre a baliser parce que quelqu'un a oublié son sac à dos dans leur.*

Jean-Paul Guéry

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Deux sorties de fin août pour ce numéro de rentrée :
un nouvel auteur et le nouveau roman d'un auteur confirmé.

Le nouvel auteur c'est le milanais **Alessandro Robecchi**, avec ***Ceci n'est pas une chanson d'amour***.

Carlo Monterossi devrait être un parfait connard. Il a inventé une émission bien putassière, où l'on va interviewer en direct monsieur et madame tout le monde, quand ils ont des chagrins d'amour : Et c'est ainsi qu'en direct un mari apprend qu'il est cocu, ou une femme révèle que son amant l'a quittée après l'avoir battue ... De la vraie merde en barre, et bien entendu, ça marche. Mais Carlo n'est pas un parfait connard, alors il veut arrêter, au bord de la nausée. Et c'est juste là qu'un inconnu débarque chez lui et tente de l'assassiner et manque son coup. Comme la police n'est pas brillantissime, Carlo va faire appel à quelques aides pour se sortir de cet imbroglio. En parallèle, deux tueurs à gage très pros sont engagés pour éliminer un gros bras maladroit et excité. Et deux gitans veulent se venger de ceux qui ont mis le feu à leur campement, tuant un gamin de 2 ans. Un vrai bordel. « *L'amour fait faire de ces choses.* », voilà qui pourrait le leitmotiv, du roman. Un roman enlevé, au style imagé et drôle. Certes par moment l'auteur insiste un peu trop à mon goût sur la phrase qui tue et le bon mot systématique. Ça marche, il y a de vraies trouvailles, mais j'aurais préféré un peu plus de sobriété. Car **Alessandro Robecchi** peut être passionnant et émouvant. Au-delà du numéro de clown, il nous offre de belles pages sur Milan, sur ceux qui ont pris des coups, il sait construire de beaux personnages, décrire une jeune femme qui retrouve le sourire, faire rager, émouvoir, faire sourire, donner l'espoir. Avec cette fausse désinvolture et ce sourire que nos amis italiens savent si bien manier, même et surtout quand ils décrivent les situations les plus horribles. Une jolie découverte, le début d'une série en Italie. En espérant juste que l'auteur arrive par la suite à canaliser un peu cet humour et cette énergie.

L'auteur confirmé c'est le Sud-africain **Deon Meyer** et son roman ***La proie***.

A bord d'un des trains les plus luxueux du monde, le Rovos qui voyage entre Le Cap et Pretoria, un passager qui assurait la protection privée d'une vieille dame riche est tué et balancé par la portière. Deux vieilles connaissances vont se retrouver en charge de l'enquête : Benny Giesel et son collègue

Vaughn Cupido. Ils vont vite se heurter à des intérêts qui les dépassent. Très loin de là, à Bordeaux, Daniel Darret, grand, costaud, noir, la cinquantaine bien avancée, a refait sa vie et travaille dans l'atelier d'un vieil ébéniste. Alors qu'il a tout fait pour être introuvable, le passé va venir le rattraper.

Deon Meyer est un excellent raconteur d'histoire. Dès la première page vous ne pourrez plus le lâcher. Et comme tous les grands créateurs de personnages récurrents, il nous enchante en nous faisant retrouver quelques-uns de nos amis. L'équipe de flics et leurs familles bien entendu, Benny en tête, mais aussi un autre, plus inattendu. *Et puis il y a tout ce que l'auteur raconte, derrière son histoire. Sous-tendu ici par un terme, « Isisthunzi »* : le droit à la dignité. C'est ce que recherchent les personnages du roman. Cupido et ses collègues qui se battent pour enrayer une criminalité galopante, alors que, jusqu'au sommet de l'état, on vole, on triche, on tue en toute impunité. Quelques anciens camarades de Mandela, qui se désespèrent de voir la corruption qui a succédé à leur lutte. Daniel qui recherche le droit de vivre d'un travail ordinaire, Benny qui veut se racheter ... Face à un pays corrompu, qui a dévoyé ce pour quoi tant de gens sont morts, quelques-uns se battent pour acquérir ou maintenir ce droit à la dignité. C'est cette histoire que raconte **Deon Meyer**, sans manichéisme, sans leçon de morale, mais avec beaucoup d'humanité.

Jean-Marc Laherrère

Alessandro Robecchi / *Ceci n'est pas une chanson d'amour*, (*Questa non è una canzone di amore*, 2014), L'aube Noire (2020) traduit de l'italien par Paolo Bellomo avec le concours d'Agathe Lauriot dit Prévost.

Deon Meyer / *La proie*, (*Prooi*, 2018), Série Noire (2020) traduit de l'afrikaans par Georges Lory.



DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

Un festin de rats, de Berma . Patrick Siry Éditeur – Maniac 2. 1988

Louise, pensionnaire dans une maison de retraite pour vieillards fortunés, trompe son ennui dans les cancan, les ragots et ses visites au manoir abandonné non loin, peuplé par une colonie de rats qu'elle nourrit à la viande de boucherie. Quand, sur une sorte de... disons... qui-proquo, elle réalise que ses petits protégés apprécient encore davantage la chair humaine, elle se met en tête de leur livrer les habitants des Ormes qu'elle affectionne le moins. Dans le même temps, nous découvrons petit à petit les agissements criminels du directeur de l'établissement, prompt à encaisser les chèques d'héritiers un peu trop pressés pour laisser faire le destin.

Comme d'habitude, dès que ça touche à la littérature gore, je sors ma bible : *Gore - Dissection d'une collection*, sous la direction de David Dideot. Artikel Unbekannt se charge de chroniquer l'ensemble de l'éphémère série Maniac. En 1988, Daniel Riche quitte le Fleuve Noir, mais il ne compte pas en rester là avec les bouquins qui sentent la viande. Avec l'aide de Patrick Siry, ils montent une nouvelle collection destinée à rivaliser avec Gore. Le coup de génie de Riche est de recruter le grand Michel Gourdon, évincé du Fleuve à l'époque, pour illustrer les romans, ce qui permet au maestro de prouver qu'il sait y faire dans tous les genres, du noir et blanc des Espionnages au rouge sang des couvertures provocantes de Maniac. Huit titres paraissent d'un coup ! Dont *Un festin de rats*, opus numéro 2. Ce seront les seuls. La série s'arrête ici, pour des raisons commerciales : mauvaise diffusion, un mal récurrent, qui déjà, affligeait les uns et les autres il y a vingt-deux ans...

Mais qui est donc Berma ? J'ai lu le bouquin sans aller déguster la chronique. J'y ai trouvé la prose sadique et sans aucune limite qui faisait la marque d'Eric Verteuil. Un nom qui sévissait déjà dans la collection Gore en lui offrant notamment ses titres les plus immondes (à mon très humble avis, et pour ceux que j'ai eu le plaisir de lire). Eric Verteuil ? Un auteur monstre : bicéphale, rassemblant les cerveaux d'Alain Bernier et de Roger Maridat. N'hésitez pas à consulter sur Internet les fiches de l'Oncle Paul pour en apprendre davantage sur ces écrivains.

Berma, donc, s'en donne à cœur joie dans ses portraits d'anciens acariâtres, égoïstes, avarés, jaloux et hautains. Aucun pensionnaire ne vient sauver l'autre dans cette maison de retraite.



Aucun, sauf une vieille dame, présentée comme une mamie agréable, gentille, douce... qu'on espère un temps voir s'en sortir, mais pour qui connaît le duo, ce n'est pas la peine d'y compter ! Ces bourgeois cacochymes et aristos croulants sont autant d'occasions de brocarder leurs milieux. Même si le vice et l'envie frappent tous les couches sociales. J'ai également pensé au *Bal des Iguanes*, du grand Brice Tarvel, dans le genre, qui fixe aussi son déroulé en quasi-huis clos chez les petits vieux. Les rats, venons-en au fait, sont l'instrument de terribles tortures, mais pas seulement, les protagonistes sachant improviser et proposer ainsi au lecteur des paragraphes gratinés, rivalisant d'inventivités et de précisions vraiment gore.

L'illustration de couverture est, comme d'habitude avec Michel Gourdon, tout simplement splendide et extrêmement directe, même si on peut noter cependant que les rongeurs manquent de rigueur, anatomiquement parlant, mais passons.

Un festin de rats n'est pas, à proprement parler un polar, mais sa structure narrative, centrée autour de deux tueurs en série qui se croisent et s'affrontent, offre néanmoins un portrait très noir de tout un pan de la population : cette frange de concitoyens qu'on parque à l'abri des regards, dans des mouiroirs indigents ou des demeures luxueuses, trompant leur ennui en méditant, entre une promenade dans le jardin et le nettoyage de dentier. Et rien que pour les personnages qu'on adore détester et ce que l'auteur leur fait subir, il vaut le détour. À réserver cependant à un lectorat averti, vous l'aurez deviné.

Julien Heylbrock

Scalp, de Cyril Herry. Editions Points. En avouant à Hans, son petit garçon de neuf ans, que son père biologique n'est pas le triste personnage qui vient de les quitter, Teresa sait qu'elle doit aller au bout de sa démarche. Elle emmène Hans là où Alex a posé sa yourte, au bord d'un étang en pleine forêt, suscitant l'opposition des autochtones. L'absence du militant écologiste activiste les incite à camper sur place et Hans découvre avec bonheur le plaisir de vivre en pleine nature, mais les jours passent et l'inquiétude grandit. L'ambiance bucolique du départ cède la place à une atmosphère oppressante qui bascule ensuite dans une violence imprévisible. (240 p. – 6.90 €)

Le sang ne suffit pas, d'Alex Taylor. Gallmeister. 1748, ouest de la Virginie, USA. L'extrême rudesse de l'hiver n'a pas freiné la combativité des indiens Shawnees qui exigent toujours l'enfant promis contre la paix. Ce bébé c'est celui de Della qui s'est enfuie dans la montagne et gagne la confiance d'un coureur des bois et de son féroce chien. Payés par les colons, deux chasseurs de primes sont sur leurs traces. Amateurs d'histoires puissantes, jetez-vous sur ce chef d'œuvre du western moderne. Ici les notions de bien et de mal s'estompent face à la rigueur de l'existence et de la nature sauvage. Un récit magnifié par le lyrisme et la force d'une écriture exceptionnelle. (320 p. – 23 €)

Le disparu de Larvik, de Jørn Lier Horst. Série Noire Gallimard. Après six mois d'investigations sans résultat, l'enquête sur la disparition d'un chauffeur de taxi de Larvik (Norvège) rebondit à la faveur d'un témoignage anodin. Soumis à de fortes pressions hiérarchiques, l'inspecteur Wisting s'investit sur cette nouvelle piste, mais les éléments recueillis contredisent les conclusions officielles d'une autre affaire criminelle. Au mépris de la solidarité policière, Wisting creuse son hypothèse. Il faut absolument découvrir ce héros chaleureux qui se désole de l'évolution de son métier et de la criminalité, mais reste attentif à sa famille et gère comme il peut ses relations avec ses collègues. (470 p. – 20 €)

L'ami imaginaire, de Stephen Chbosky. Calmann Lévy Noir. A peine installé avec sa maman dans une petite ville de Pennsylvanie, Christopher, sept ans disparaît pendant six jours dans la forêt qui borde la bourgade. Il reparait sain et sauf mais ne fournit aucune explication.

Lui seul sait les profonds changements liés à sa rencontre avec un ami invisible qui l'a rendu brusquement très intelligent et doté de pouvoirs surnaturels. Lui seul sera capable de sauver le village de la terrible menace qui pèse. Avec le talent d'un Stephen King, l'américain Stephen Chbosky vous scotchera avec cette exceptionnelle histoire fantastique de monde parallèle. Un grand moment en 750 pages ! (23.90 €)

Les disparues de la lande, de Charlotte Link. Sang d'encre Presses de la Cité. La petite ville côtière de Scarborough (Angleterre) est le théâtre d'enlèvements de très jeunes filles. Hannah a disparu depuis trois ans et le jour où on retrouve le cadavre de Saskia enlevée dix mois plus tôt, c'est Amelie qui est kidnappée sur un parking. Quelques jours plus tard elle réapparaît mais semble incapable d'aider la police à retrouver l'odieux ravisseur. Détective de Scotland Yard en congés privés, Kate Linville s'intéresse de très près à cette affaire quand une quatrième adolescente disparaît. L'intrigue est classique mais sous la plume chevronnée de Charlotte Link, elle reste passionnante du début à la fin. (462 p. – 21 €)

Jean-Paul Guéry



la Sadel
 NU
 LIRA
 LAFOLYE

SavoirsPlus
 [Coopératives au Service des Savoirs]

la Sadel
 Coopérative au service des savoirs
 7, rue Vaucanson - Angers
 02 41 21 14 60
 www.savoirplus.fr

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Mémoires de nos mères : Nos secrets jamais, de Cyril Herry (Seuil – Cadre Noir. 2020)

Cyril Herry est un homme discret, doublé d'un auteur rare. Découvreur de talents, d'abord en tant que fondateur des éditions Écorce, puis comme directeur de la collection Territori à La Manufacture de Livres, il signe en parallèle trois romans noirs remarquables entre 2008 et 2014. Remarquables ET remarqués, puisque Gwenaëlle Denoyers décide en 2018 de publier le suivant, *Scalp*, dans la collection Cadre Noir, qu'elle dirige au Seuil. Un partenariat fructueux, qui devait déboucher deux ans plus tard sur un nouveau livre au titre des plus intrigants...

Nos secrets jamais – puisque c'est bien de cet ouvrage qu'il s'agit – paraît donc en début d'année 2020. Et dès les premières pages, on comprend que l'auteur ne se contentera pas d'y creuser ce sillon de l'enracinement qui lui est cher. Mais ces pages, justement, refusent de se tourner. Alors, avec ce roman, Cyril Herry va aller plus loin, plus profond. *De profundis*. En évoquant celles – car *Nos secrets jamais* est très clairement une histoire de femmes – qui ont faute de mieux fait vœu de silence. En interrogeant la notion de transmission. En ouvrant des boîtes poussiéreuses. Et en faisant parler les morts. Car ce qui est creusé ici, ce sont des tombes.

Celle qui va se charger de cette mission se prénomme Élona. Photographe par vocation, la jeune femme hérite à sa grande surprise d'une maison dont elle ignorait l'existence, et pour cause : la personne qui la lui lègue n'est autre que sa grand-mère, qu'elle croyait morte depuis longtemps. Et ce mystère n'est que le premier d'une longue série, qui s'apparente à une lignée de poupées gigognes sourdes, muettes et aveugles. Mais l'histoire est têtue, et Élona aussi.

La jeune femme prend donc le taureau par les cornes, et décide d'interroger les habitants du village. Reste que sa bonne volonté ne suffit pas, car certains interlocuteurs sont coriaces. Surtout le vieil Émile Bloch, qui occupe la petite dépendance de la maison. Heureusement, John, dit « le grizzly », se montre plus loquace. Alors peu à peu, le voile se lève sur le passé d'Élona – et surtout celui de sa famille. Et quand une nuit elle découvre les centaines de photos cachées dans le grenier, elle comprend pourquoi sa mère refusait toujours de l'aborder.

Toutes celles et ceux qui sont sensibles au charme de ces petits villages français isolés apprécieront à sa juste valeur l'ambiance du roman de Cyril Herry. Non-dits, regards en biais lourds



de sous-entendus, voisins si loin si proches s'épiaient mutuellement à travers les rideaux des cuisines, vieux cimetières plus ou moins bien entretenus, jeunesse qui brille surtout par son absence, grandes gueules qui se rassemblent au bistrot du coin pour évoquer un passé pas toujours glorieux mais forcément plus convivial qu'un avenir bouché : tout y est et plus encore. Le « plus » étant sans doute ici le très beau personnage de Sarah Falk, qui avec une grâce et une dignité incroyables, expliquera à Sarah ce qui s'est produit au château pendant la guerre...

Au même titre que certains livres de Franck Bouysse – avec lequel Cyril Herry a travaillé à plusieurs reprises chez Écorce, puis à La Manufacture de Livres –, *Nos secrets jamais* n'est donc pas exactement un roman noir. Ou alors il n'est pas que ça. Car sa couleur est moins nette, un peu passée, comme sur ces clichés qu'Élona a découverts dans le grenier de sa grand-mère. Ces images d'un autre temps, qui témoignent de blessures jamais refermées. De secrets trop bien gardés mais jamais oubliés. Là se trouve peut-être la couleur du roman de Cyril Herry. Quelque part entre celle du sang séché et des photos jaunies. Comme un roman sépia.

Artikel Unbekannt

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

Jazz à l'âme, de William Melvin Washington. Ed. Delcourt. États-Unis, début du 20^{ème} siècle. Noir et aveugle, Ludlow Washington est confié à cinq ans aux mauvais soins d'un établissement pour mal voyants du sud des États-Unis. Onze années durant, il subit la dure loi de l'institut mais surtout, il apprend à jouer de la trompette et montre de très grandes aptitudes musicales. Repéré, il intègre à seize ans un orchestre de jazz et deux ans plus tard il devient le trompettiste d'une grande de star de New York. Son avenir semble tout tracé mais Ludlaw ne parvient pas à trouver son équilibre personnel, miné par les relations ambiguës entre noirs et blancs. Marié, séparé, il enchaîne les déconvenues amoureuses et se pose mille questions, au risque de mettre sa carrière artistique en danger. William Melvin Kelley nous avait scotché avec « Un Autre Tambour » son premier roman paru l'année passée (mais écrit en 1961). On retrouve la même émotion avec ce second roman publié en 1965 qui reprend le thème du racisme aux États-Unis . (250 p. - 20,50 €)

La géante, de Laurence Vilaine. Ed. Zulma. Dans un village perdu au cœur d'une montagne un peu mystérieuse, Noële est un peu la sorcière du coin, sauvageonne et guérisseuse. Elle s'occupe de son petit frère qui ne parle pas mais communique avec la nature. Quasiment asociale, elle ne sait rien des autres, des sentiments, du « *cœur qui s'affole quand il espère ou combien le désespoir le resserre* ». L'irruption d'un homme malade venu se réfugier dans la montagne va bouleverser son existence et elle va découvrir que le bonheur est peut-être à portée de cœur... Un très beau texte avec un personnage hors normes dans le cadre majestueux de cette montagne au cœur de l'histoire. (190 p. – 17,50 €)

Les lendemains, de Mélissa Da Costa. Albin Michel Complètement anéantie par la mort accidentelle de son mari et la perte de son bébé deux mois avant l'accouchement, Amande s'isole dans une maison perdue au cœur de l'Auvergne. Plongée sans une immense solitude, elle commence à renaître à la vie grâce aux conseils de jardinage patiemment recueillis par l'ancienne propriétaire. La remise en ordre du jardin potager signe le début d'une nouvelle vie sociale même si le chagrin reste vivace. Auteure l'an passé du touchant « Tout le bleu du ciel », Mélissa Da Costa revient avec une poignante histoire de renaissance après un terrible deuil. Un roman magnifique ! (350 p. – 17,90 €)

Sublime royaume, de Yaa Gyasi. Calmann-levy. Américaine d'origine africaine, Gifty, vingt-huit ans, est une brillante chercheuse en neurologie installée en Californie. Obligée de recueillir sa vieille mère dépressive, elle voit resurgir son enfance et elle raconte son père, retourné au Ghana, son frère aîné, broyé par la drogue, et sa maman, toute entière dévouée à sa famille et à l'église Evangéliste. Le poids de la religion, le racisme ordinaire, la place de la femme et la famille sont autant de thèmes abordés avec subtilité par Yaa Gyasi qui mène en parallèle une longue réflexion sur sa foi et sur la science qui possède le même objectif : apporter la clarté et donner un sens. (375 p. – 20,90 €)

Les autres américains, de Laila Lalami. Christian Bourgois Editeur. Juste après avoir fermé son petit restaurant, un vieil américain d'origine marocaine est tué par un chauffard qui prend la fuite. Insupportable pour sa famille, le drame va également perturber les acteurs directs et indirects. Ce récit choral donne la parole à tous ceux qui sont concernés : la veuve et ses deux filles, Nora et Salma, un policier ami d'enfance de Nora, l'enquêtrice obstinée, un témoin sans papiers qui ne veut pas intervenir et même la victime. Cette tragédie permet à l'auteure d'évoquer la place des immigrés dans la société américaine, mais aussi la fragilité des relations au sein d'une famille. (508 p. – 22,50 €)

Jean-Paul Guéry



SavoirsPlus

EST UNE SCOP !

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers –
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Quarantaine au grand hôtel, de Rejtö. Coll. **Énigmes autour du monde**. Éditeurs français réunis – 1965.

Petite Lagonda, au large de Java. Maud jeune fille bourgeoise, est fort étonnée quand elle voit un monsieur en pyjama, coiffé d'un élégant abat-jour vert, sortir de l'armoire de sa chambre. Elle déclare : « Vous ne seriez pas, par hasard, le criminel recherché par la police ? » Non. Cependant il se passe de drôles de choses dans cet hôtel où tous les résidents doivent rester confinés car on a mis les lieux en quarantaine pour cause de soupçon de peste ! On y découvre un voyageur de commerce, un médecin poignardé, une femme égorgée, un secret scientifique volé, puis récupéré, puis perdu, etc... On y rencontre un prince authentique, un roi marchand de masques (déjà) etc.... Pendant ce temps un jeune homme erre dans les couloirs tour à tour nu ou drôlement vêtu.

Ce roman entraîne le lecteur dans une ronde endiablée, pleine de péripéties contées avec verve. Un divertissement où la logique n'a pas sa place ; un polar original d'un écrivain hongrois (mort en déportation en 1942) très apprécié dans son pays pour son style insolite et son humour.

Quelque chose à cacher, de Nicolas Monsarrat. **Guilde du Livre 1967**

Stampville. USA . Jack Carter, employé municipal, rentre chez lui en voiture quand il voit une jeune fille, pauvrement vêtue et apparemment épuisée marcher au bord de la route. « Vous montez » : oui « Où allez-vous ? Tout droit ». Parvenu chez lui (une maison au bord de la rivière) Jack s'informe : la fille s'appelle Jo-Ann Broom, elle a 17 ans et est enceinte jusqu'aux yeux. Elle a été chassée de chez elle par un père rigide, un pasteur. Jack déclare qu'il vit seul, sa femme étant partie rendre visite à sa sœur. Donc Jo-Ann s'installe, prend ses aises, passe son temps à écouter la radio vautrée sur le lit de Jack. Très vite elle est prise des douleurs de l'accouchement qui se passe bien grâce au dévouement de Jack. Le bébé est malingre, et braille la nuit. Jack dort mal et en vient à négliger son travail. Un matin, plus de bruit, le bébé est mort et la fille disparue ! Que faire ? Déposer le cadavre quelque part ? Le porter à la police ? Non ! Il faut que cet enfant disparaisse ; déjà dans le voisinage on jase car la fille n'était parfaitement cachée. La solution : la chaudière... mais un feu en plein été est-ce une bonne idée ? Tom Winnington policier local vient voir et est rassuré, il ne voit rien d'anormal. Jack se croit tranquille.



C'est sans compter avec la plainte du vieux Dr Popski qui a l'habitude de pêcher sur la rivière. Nicolas Montsarrat déroule de main de maître un récit au suspense constant. Le point de départ est banal : une rencontre, un geste d'humanité. En fait le héros est piégé : il accorde un toit, le couvert, des secours pour l'accouchement ; il est pris dans un engrenage implacable. Jusqu'au moment où il lui faut se débarrasser d'un cadavre. Jack croyait avoir tout bien pensé, sauf que ce vieux et inoffensif Dr Popski a du flair. La police finit par découvrir l'horrible secret de Jack Carter. Une fin surprenante qui rend ce court polar inoubliable.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°206 – Sept. – Oct. 2020

Porképi-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58